

C'est assez...

Je me retrouve assise-là à contempler l'extrême pointe des rochers au loin, il est encore trop tôt pour la distinguer très nettement mais je l'ai vue hier et avant-hier. J'ai réussi à la faire un peu mienne, au fil du temps, depuis ce jour où il me l'a montrée sur la carte.

Cela me rassure, je crois, de savoir qu'elle est là, bien présente tout de même, elle qui veille par-delà la pénombre, alors que j'arrive à peine à contourner les gros tas de galets, ceux qui font mal sous la plante des pieds nus. Le ponton, lui aussi, a disparu. Toutes ces choses qui m'entourent et que je ne vois plus.

Il est trop tôt pour les premiers promeneurs, la plage à cinq heures du matin est une juste métaphore de ma vie : déserte ! (Pourquoi ris-tu, petite mouette, toi comme moi avons connu tant d'oiseaux de passage, nous en sommes au même point je pense, même si tu me regardes de haut...)

Quand je suis arrivée voilà deux heures maintenant, la mer semblait s'étirer lentement en longs soupirs emplis d'une grave plénitude, puis elle a

commencé à s'agiter de plus en plus, elle m'a fait peur d'un coup avec ce réveil si violent et si soudain, «voir le réveil de la mer et mourir», cela sonne bien comme fin, quoiqu'un peu mélodramatique tout de même !

Une voiture passe au loin, je la devine à la lumière des phares. Je me demande où elle peut bien aller à cette heure-ci ;

Une vague, puis deux, puis trois, viennent me lécher les pieds, alors et alors seulement je crois sentir, un court instant, le vent, le froid, comme s'il y avait encore un tant soit peu de vie dans ce corps mort échoué-là, sur le côté en chien de fusil.

Je m'attache un instant au cri de la mouette moqueuse de tout à l'heure dans l'espoir qu'elle les fasse taire, toutes ces pensées, toutes ces voix à l'intérieur, avant qu'elles ne m'étouffent de leurs plaintes désespérées, je suis trop pleine, si pleine que cela m'en donne la nausée, si pleine de graisse, de colère, de regrets, si pleine de larmes refusées par mes yeux rougis, une baleine qui aurait attrapé le coryza et qui prendrait la moitié de la plage à déverser ses états d'âme, je souris presque en imaginant les gros titres dans la gazette locale : un cétacé échoué sur

une plage des côtes d'Armor, pour l'instant ni sa provenance, ni l'origine du décès n'ont été clairement identifiées, une autopsie devrait être pratiquée dans les heures qui viennent. Je leur souhaite bien du courage pour arriver à y comprendre quelque chose là-dedans, moi je me suis toujours dit qu'il devait y avoir un truc qui ne tournait pas bien rond à l'intérieur, mais quoi ? Je vérifie machinalement que j'ai bien emporté mes papiers avec moi, c'est tellement important la provenance à l'heure actuelle, je ne voudrais pas qu'on m'accuse d'être venue mourir sur cette plage clandestinement !

Carte d'identité d'un côté, passeport de l'autre, c'est bon, tout va bien, je suis parée !

J'ai vraiment froid maintenant, les pieds mouillés surtout, je risque d'attraper la mort. Peut-être que c'est déjà fait. Je cherche mon vieux pull-over que j'avais serré autour de la taille, il a dû tomber à l'autre extrémité de la plage quand j'ai enjambé le muret.

Une silhouette légèrement voûtée s'approche dans le jour qui s'annonce, je l'entends qui parle. C'est drôle... Je l'entends qui parle mais je ne la

comprends pas, la distance, sans doute, peut-être que c'est l'une des raisons pour laquelle il ne m'a pas comprise quand il me demandait, hier, pourquoi j'étais si triste.

«- A cause de ton amour»

Lui aurais-je répondu.

«- Mais quel amour ? »

M'aurait-il alors demandé.

Cet amour qui m'a emportée comme une marée montante...

Celui que j'attends là, à la même heure, tous les matins, sur cette plage parce qu'un jour, un jour de nuit blanche, il avait failli m'embrasser, son baiser s'était posé juste là, au coin des lèvres, juste là derrière le dernier rocher.

C'est un vieil homme qui passe derrière moi, avec son chien, c'est sans doute lui qu'il appelait tout à l'heure. Il me dérange, j'aimerais qu'il s'en aille vite, j'aimerais qu'on me laisse seule à seule avec la mer, c'est mon tête-à-tête quotidien. D'habitude il n'y a personne à cette heure-là ! Si déjà il marche sur cette plage, là, sans mon autorisation, au moins qu'il se dépêche. Mais non, en plus il s'arrête tous les trois pas pour contempler la mer.

Si j'allais lui dire que, probablement, elle sera encore là demain !

Pendant ce temps, je perds le fil de mes angoisses.

Je l'imagine d'ici, il rentrera chez lui, tout à l'heure, avec la satisfaction du devoir accompli, il se dira que le chien a bien couru ce matin, qu'il avait l'air heureux, et la médaille du bon maître autour du cou, il s'en ira vaquer au reste de ses occupations.

On peut toujours avoir mille et une bonnes raisons de se lever le matin ou pas.

Moi, toujours est-il qu'avec ma devise, selon la formule consacrée : «Ni Dieu, ni maître», il ne me reste plus grand chose, plus que le vide immense à l'intérieur, c'est pour cela que nous nous aimons tant, la mer et moi... La solitude, l'absence, sans cesse renouvelées...

Peut-être que je devrais barricader la mer. Il n'y a plus que ça à faire je ne vois pas d'autres solutions : des piquets, des clôtures partout, pour bien leur signifier à tous que l'on s'appartient l'une à l'autre, assez de toutes ces choses qui m'ont trop souvent glissées des mains, assez des rencontres avortées et de tous les possibles qui se sont, trop vite, éteints. Quand il n'y a plus rien, même plus l'ombre de la mouette qui semble irrémédiablement portée disparue.

D'ailleurs, je t'aime, je peux le dire cet amour maintenant, il ne dérangerà plus personne.

Je t'aime mais tu m'as heurtée, bousculée, hier, avec ta grande sollicitude, avec ton sourire et ta gentillesse ; la mer et moi, au moins on se ressemble, sauvages, graves et mélancoliques, aucune de nous ne comprendra jamais les châteaux de sable ou les jeux de ballon...

Je me demande, ce qu'il peut bien me vouloir ce type qui s'approche ?

Pendant un temps infime (à peine trois battements d'ailes de cormoran), j'ai cru te voir mais ce n'est pas ton heure je le sais bien, tu as dû faire l'amour toute la nuit avec l'une de celles qui aura bien voulu faire la fermeture du bar où tu as tes quartiers, souvent elles ont de belles poitrines et pas trop de principes. Rarement l'inverse, c'est plus compliqué. Tu penses (à tort) que tu pourras tout me raconter tout à l'heure, tu seras amoureux ou déçu, souvent les deux.

Que tient-il à la main ? Des chaussures, mes chaussures, je ne lui ai pourtant rien demandé ! Comment peut-il s'approprier ainsi une part de moi ?

Lui aussi, il tente de s'approcher d'un peu trop près. Fuir, vite, en gardant

ma souffrance bien collée contre moi, bien cachée, que personne surtout ne la voit, que surtout, elle, au moins, ne prenne pas froid.

Mais, il est trop tard, je suis assise-là, sur le sable, de l'eau jusqu'à la taille, à découvert.

Je commence à entendre les hordes de cerfs-volants et de glacières qui s'approchent, oh non, surtout pas ça !

J'appuie les mains sur mes oreilles de toutes mes dernières forces, mais malgré tout j'entends encore.

Cet homme qui me tend mes deux souliers bruns en m'expliquant qu'il avait peur qu'ils ne se mouillent, cet homme peut-il ne pas avoir remarqué d'un seul regard que tout, tout, absolument tout chez moi prend l'eau, alors les chaussures...

Le pauvre, il n'a vraiment pas l'air de bien savoir qu'en faire. Il a l'air d'un grand imbécile, planté-là comme cela. Allez, je vais les lui reprendre.

Tout de même, je me demande avec un vague sourire, ce que penseront les gens du coin en découvrant sur la première page du journal local la photographie d'une baleine, échouée-là, avec une paire de souliers bruns au bout de ses nageoires.